



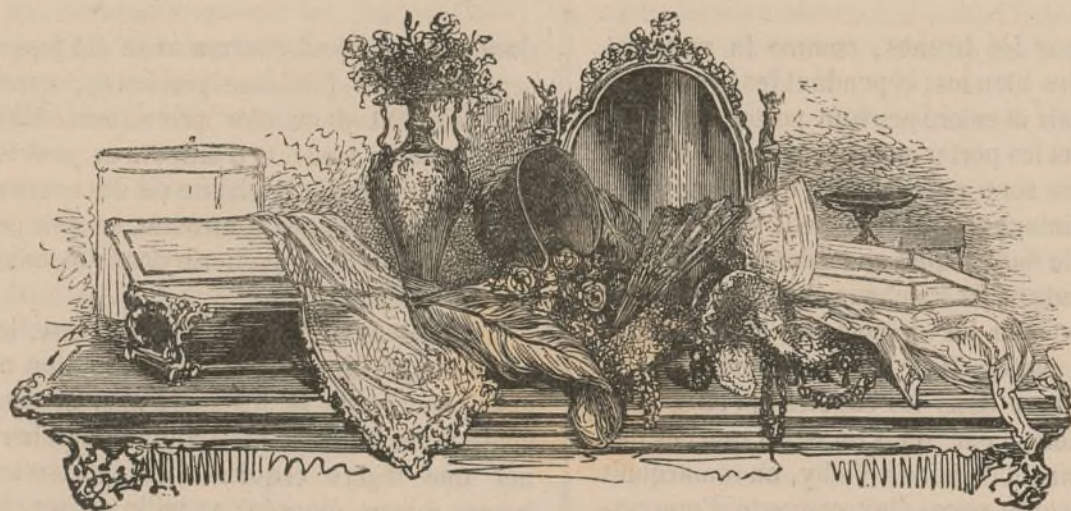
### LES MODES PARISIENNES.

Chapeau et Coiffure de M<sup>me</sup> Bidault, rue de Choiseul, 3 bis. — Fleurs et plumes de Millery, clove de Ballou, rue de Menars, 11. — Robes et Voile de M<sup>me</sup> Omer, boulevard Montmartre, 1. — Mouchoirs et Lingerie de M<sup>me</sup> Payau, rue Vivienne 13. — Gants Mayer, rue de la Paix, 26. — Bottines et Souliers du Calbia, rue de la Chaussée d'Antin 24.

Paris chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse

Ayuntamiento de Madrid





## LES MODES PARISIENNES.

### Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —  
LE CHARME DE LA VOIX (2<sup>e</sup> et dernière partie), par  
E. BRIFFAULT. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉA-  
TRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

### MODES ET FASHIONS.



ICHY, Bagnères, Wiesbaden, Baden sont encore les bains encombrés par la foule d'élégants et d'élégantes, de sportsmen et de sportswomen de tous les pays du monde civilisé.

Tout au contraire, les bains de mer perdent chaque jour baigneurs et baigneuses. Pourtant Dieppe était encore assez favorisé dans ces derniers temps; on y voyait des représentants de l'aristocratie nobiliaire, financière et étrangère; c'étaient le prince et la princesse de Beaufremont, le prince et la princesse de Béthune, le marquis et la marquise de Thuisy, la vicomtesse Rogniat, M. et

madame Jacques Lefèvre, lady Williams Paget, la comtesse Rodolphe Appony, et quelques nobles familles de la Normandie. Les toilettes étaient très-élégantes et surtout nouvelles. Aussi voyait-on les jolies robes de mousseline brodées sur des dessous de taffetas avec des mantelets de taffetas bleu de ciel, les robes de soie saumon, rose, bleue et vert-pomme; cette dernière couleur prend grande faveur, et nos marchands, pour la renouveler et la poétiser, lui ont donné le nom de taffetas *Pomone*. — Sur les robes de soie, les mantelets de mousseline brodée garnis en pareil, ou en mousseline brodée à la main garnis de dentelle.

Ce taffetas *Pomone* va se porter pour toutes robes. — Petites redingotes d'automne fermées devant par une rangée de grelots de perles ou par des boutons en verroterie de la couleur de la robe. — Robe couverte de volants en dentelle noire à corsage montant, et à manches ouvertes du bas et garnies de trois rangs de dentelle espacés: — la même robe à corsage décolleté pour petite soirée, concert, avec berthe d'étoffe fendue sur les épaules pour laisser passer des nœuds — page à longs bouts; cette berthe, soit bordée en dentelle noire, soit posée en revers sur le taffetas. Nous disons va se porter, parce que déjà on l'emploie dans toutes les bonnes maisons de couturières. Il sera charmant aussi en double jupe ou jupe simple garnies de volants découpés. Cette couleur, bien qu'un peu vive, s'harmonise avec le cerise et le rose; elle ira on ne peut mieux avec les guirlandes de feuillage foncé que M. Millery, l'habile fleuriste, a créées avec tant de succès.

La couleur saumon est aussi, dans les couleurs claires, une des plus à la mode: c'est la couleur



affectionnée par les brunes, comme la verte est préférée par les blondes; cependant les brunes qui ont le teint clair et coloré peuvent porter des robes vert Pomone et les porter avec beaucoup de succès.

Les capotes sont plus légères que jamais, et je ne sais vraiment comment on peut souffler ainsi un peu de tulle dans lequel on cache une touffe de fleurs avec autant de fraîcheur et de grâce! C'est une question que les demoiselles Romain ont résolue avec succès. Du reste, la même transparence se retrouve dans les capotes qu'elles couvrent de dentelle; car, dans un envoi que ces demoiselles viennent de faire à Vichy, on remarquait une capote dont la passe était couverte d'une petite voilette de dentelle; un autre rang de dentelle couvrait le fond et cachait sous ses réseaux une touffe de petites marguerites mélangées de couleurs. — Une autre capote était en crêpe rose bouillonné de tulle, et avait pour garniture un plumet en marabouts. — Une capote de tulle bleu était ornée de deux touffes de marguerites blanches. — Une charmante coiffure formant bonnet était composée en tulle bouillonné, et, de chaque côté, s'échappaient des coques de rubans à l'italienne cerise et blanc. Toutes ces modes étaient d'une légèreté admirable.

Le moment est venu de s'occuper des costumes de chasse; car on ne rencontre sur les routes, dans les voitures, dans les bois et les plaines que des Nemrods.

Pour la chasse à pied, le costume est simple, et avant tout léger et ample: c'est une blouse ou une veste de coutil garnie d'une quantité de poches destinées à contenir les objets nécessaires aux chasseurs. — Le pantalon est aussi en coutil tombant sur une guêtre pareille. Dans les mauvais temps, on met la culotte de velours avec de grandes guêtres de peau. Le col de la chemise est rabattu sur une petite cravate de fantaisie. Le chapeau est en feutre gris à très-larges bords.

Le costume de chasse à courre se compose d'une casquette de velours noir garnie de maroquin verni, d'un habit ou d'une redingote: l'habit est rond, en drap vert; il est serré à la taille par une ceinture de cuir verni d'où sortent le fouet et le couteau de chasse; d'une culotte de peau de daim et de bottes montantes: il ne faut pas omettre la demi-trompe, qui se passe en sautoir, et l'on aura le costume exact d'un sportsman habillé par Becker aîné (1).

Mais parlons un peu de la sportswoman, qui dérivée du sportsman comme du petit-maitre, est devenue la petite-maitresse, la lionne du lion.

Les femmes ne sont pas restées indifférentes au goût des chevaux et des chasses à courre, qui s'est depuis quelques années développé d'une manière effrayante; — effrayante quant à elles,

dont le plus grand charme avait été jusqu'à présent dans une faiblesse gracieuse, nonchalante qui semblait demander protection. Mais enfin tout passe de mode, et d'ailleurs on peut toujours, après le plaisir de la chasse ou des courses, redevenir femme, et ces contrastes ne sont peut-être qu'un moyen de coquetterie dont nos mères n'ont pas eu l'idée.

Les chevaux de course, les courses, les chasses à courre s'appellent ensemble d'un nom anglais, *sport*: de là les sportsmen et ensuite les sportswomen, dont nous allons chercher à donner une légère esquisse. La sportswoman est jeune, mince, élancée; sa taille est souple et légère; son courage égale son adresse; à cheval, elle sait le strud-book par cœur et fait des paris avec résolution, et, en cas de perte, en acquitte le prix avec une exactitude rigoureuse: son book est un véritable modèle, et souvent les chances en sont mieux calculées que celles de maints sportsmen. Sa toilette est toujours simple; elle porte ses cheveux en bandeaux, et lorsqu'elle est à cheval, elle proscriit tout ce qui est or, bijou, fleur ou ruban: tout est laine, toile et cuir; la perfection de la matière, l'habileté de la coupe répondent du goût de celles qui portent ce vêtement: c'est ordinairement une amazone en drap ou en cachemire noir ou presque noir, un chapeau de feutre rond.

Enfin la conversation de la sportswoman exclut, pendant les heures occupées par le *sport*, toute galanterie, toute fadeur, en un mot toute préoccupation directe ou indirecte de ce qui agite les femmes dans la vie ordinaire. On ne saurait classer parmi les sportswomen les femmes qui montent à cheval en habit d'écuyère de l'Hippodrome telles qu'on en rencontre sur la promenade des Champs-Élysées et du bois de Boulogne: la véritable sportswoman est grande dame, élégante, et, avant tout, spirituelle, car, sans tout cela, elle serait ridicule.

« Un sot, dit Labruyère, ne parle, ne joue, ne marche ni ne se mouche comme un homme d'esprit. »

Nous ne revenons aux costumes d'homme de ville et de soirée que pour faire remarquer leur peu de changement. — Les habits du matin sont toujours assez courts et les basques arrondies. Nous avons remarqué, pendant les chaleurs, que les jeunes gens portaient des cravates de rubans écossais. Maintenant, ces rubans sont remplacés par des cravates légères en soie dans les mêmes couleurs qu'étaient les rubans, c'est-à-dire cerise et blanc à raies ou à carreaux, gros vert et blanc, bleu et blanc. A la rentrée en ville du monde élégant, le costume se renouvellera entièrement; ce qu'on fera, nous ne saurions le dire encore: les modes appartiennent trop à l'avenir. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que Becker aîné est le

(1) Rue Neuve-des-Petits-Champs, 15.



tailleur en réputation parmi les fashionables; et qu'après avoir fait des habits et des pantalons à carreaux pour les loisirs de la vie des champs, il fera des habits de ville avec sa perfection ordinaire.

Les souliers se font encore à bouts carrés et arrondis, et Bernard, Chapuis et Molière (1) sont les cordonniers en vogue. Il faut, sous peine d'être arriéré, avoir sa chaussure faite par eux.

Le costume de petit garçon est composé de vestes et de blouses de nankin brodé en soutache pareille ou blanche, les petites vestes arrondies devant, comme une visite, et fendues sur les côtés. Cior fils (2), qui a fait tous ces costumes, faisait aussi pour les jeunes gens de douze à quinze ans des petits habits à basques arrondies, soit en coutil, soit en nankin. Dans ce moment il fait beaucoup de vestes en velours noir ou de couleurs foncées, arrondies devant, mais un peu plus longues du derrière que les vestes de l'été. Avec ces vestes, il faut un pantalon blanc assez court, des souliers et des guêtres de coutil ou des brodequins formant guêtres. Ce genre de costume ne va bien aux jeunes gens que jusqu'à l'âge de neuf ans; pour un âge plus avancé, le drap devient de rigueur, au moins les jours froids. C'est alors que Cior fils fait des petits habits à basques rondes ou des vestes à l'anglaise tombant très-bien sur les hanches, et toutes simples.

LOMÉNIE DE V.

#### Détails du Dessin.

Capote de crêpe ornée d'un plumet en marabouts. Robe de taffetas d'Italie, brodée en petite passementerie; les manches, ouvertes dessus, sont lacées par une ganse en passementerie; le corsage est ouvert du devant en gilet; sous-manches de mousseline à poignet brodé garni de dentelle.

Costume de petit garçon de cinq à neuf ans : Chapeau de feutre; veste de velours ornée de boutons-grelots; pantalon de coutil blanc; brodequins de coutil écu.

Costume de petit garçon de trois à quatre ans : Tunique de cachemire garnie de velours noir; chapeau de feutre; guêtres de peau de daim.

## LE CHARME DE LA VOIX.

(SUITE ET FIN.)

On l'avait conduit à Lichtenthal avec la foule brillante qui s'y rendait tous les dimanches pour entendre les chants religieux des nonnes qui, du haut d'une tribune, mêlaient leurs voix au son des instruments pendant la messe. Placé à un des angles de l'église, Max regardait avec étonnement deux hideux squelettes humains dont les osse-

ments jaunis étaient recouverts d'habits de velours cramoyé brodé d'or; c'étaient les restes de deux margraves.

Les religieuses chantaient, et il ne les écoutait pas.

Tout à coup, à l'Élévation, au moment où tous les fronts s'inclinaient devant la majesté divine présente sur l'autel, une voix qui semblait céleste se fit entendre seule et chanta l'hymne qui salue l'hostie.

Le comte éprouva en l'entendant une commotion sympathique qui ébranla tout son être; il crut d'abord céder à l'entraînement d'un souvenir vague et confus que lui rappelait cette voix; mais il s'aperçut bientôt que ces accents lui inspiraient pour celle dont ils émanaient une véritable passion.

Que vous dire? le comte s'éprit d'une ardeur brûlante pour l'être idéal dont la voix vibrait à son oreille avec un charme indéfinissable. Les obstacles qui se posaient entre lui et cet objet ne firent qu'irriter ses désirs et ses feux. Chaque dimanche il allait à Lichtenthal, et c'était à cause du prix qu'il attachait à cette visite précieuse comme un tendre rendez-vous, qu'il était si irrité contre ce fâcheux Pommereuil, dont les retards pouvaient le priver de cette félicité devenue pour lui une jouissance suprême et sans égale.

Jeune, riche et amoureux, le comte devait réussir dans le dessein qu'il avait formé de connaître la femme à laquelle il devait ces extases.

Le jour où nous l'avons rencontré sur le chemin de Lichtenthal, il tenait d'autant plus à y arriver, qu'avant la messe il avait la promesse d'une entrevue secrète avec le jardinier du couvent; celui-ci devait lui dire quelle était la jeune religieuse qui chantait depuis deux mois le solo de l'*O salutaris*.

Après cet entretien, M. de Rosenberg savait seulement que cette nonne était jeune, de noble extraction, et portait au couvent le nom de sœur Sainte-Hélène.

Ce nom, qui, on ne l'a pas oublié, était celui de sa mère, brilla à sa pensée comme un présage de bonheur.

Les douces et charmantes pensées qui l'occupèrent pendant toute la messe donnèrent un attrait nouveau aux mélodies dont la pureté sonore l'enivrait, et son âme ravie monta vers le ciel avec ce chant qui faisait résonner dans son cœur une prière de joie et d'espérance.

Max revint à Bade. Au retour son pas était grave; à le voir marcher si lentement, à contempler ses traits empreints maintenant d'une paisible sérénité, on devinait ce qu'il y avait d'agréable dans les pensées qui souriaient alors à son imagination. Afin de conserver intact le bonheur dont il jouissait, et de ne point exposer cette félicité intime à un trouble importun et bruyant, M. de

(1) Rue de la Bourse, 4.

(2) Rue Richelieu, 47.



Rosenberg résolut surtout d'éviter Pommereuil et le fracas de sa grosse allégresse.

Le lendemain, au point du jour, Max se rendit à la vallée : à quelque distance du couvent, il trouva sous une touffe d'érables le discret agent de ses desseins, l'homme dont il avait acheté le dévouement ; le comte lui confia une lettre qui devait être remise par lui à sœur Sainte-Hélène.

Dans les lignes qu'il adressait à la religieuse, il lui racontait les tendres émotions qu'il avait éprouvées. En entendant ce chant dont l'expression était si touchante, son cœur pénétré s'était élancé au-devant de la voix dont il sortait, et cette voix chérie était devenue pour lui l'objet de la plus vive affection ; elle ne pouvait appartenir qu'à l'être le plus parfait, tant les sons exquis qu'elle rendait avaient d'harmonie, de charme et de grâce. Le mot d'amour ne fut point prononcé ; mais la passion la plus ardente se manifestait dans chaque phrase. Max n'osait ni espérer ni demander une réponse ; mais il laissait apercevoir combien il serait heureux si cette âme, dont il voulait faire la compagne de la sienne, consentait à cette union divine.

Le comte, en voyant s'éloigner et entrer au couvent le messenger chargé de cette lettre, se sentit agité par une inquiétude morale dont il ne pouvait supporter la violence ; il cherchait le calme et le repos.

En entrant dans son appartement, il trouva Pommereuil assis sur son divan et qui fumait son meilleur cigare.

Il ne put retenir une marque de mécontentement qui n'échappa point à l'homme insupportable dont la présence le fatiguait.

« Cher comte, ne vous fâchez pas, lui dit Pommereuil d'un air moitié suppliant et moitié moqueur : je suis porteur de bonnes nouvelles ; vous connaissez cette jolie Parisienne qui vient d'arriver ici et dont tout le monde raffole ? »

— Pas le moins du monde !

— Hier, elle était dans la calèche où l'on m'a fait monter... une partie charmante... nous sommes allés, à travers la haute colline boisée de sapins, au nouveau château d'Eberstein, cette jolie résidence que vous aimiez tant !...

— Et puis ?...

— Depuis deux jours, cher comte, vous êtes d'une humeur massacrante... je n'ai plus que quelques mots à ajouter...

— Dites-les donc bien vite !

— Pendant que toute la société admirait la riche et verdoyante vallée de la Mourg, la jeune Parisienne m'a pris à part ; elle m'a dit qu'elle vous connaissait, et m'a prié de la faire rencontrer avec vous.

— Comment vous chargez-vous de pareilles commissions ?

— Que voulez-vous ? elle m'a paru fort émue ;

à Gernsbach, au pied de la colline, elle m'a retenu en arrière et auprès de la petite chapelle de Klingel, où vous vous arrêtiez si souvent avec tant d'émotion ; elle m'a supplié d'être favorable à son désir de vous revoir.

— Je ne comprends rien à tout cela, mon cher Pommereuil ; mais rendez-moi un service.

— Lequel, monsieur le comte ?...

— C'est de me laisser seul, et de ne plus revenir ici. »

Pommereuil sortit furieux, et le comte retomba dans ses méditations.

#### IV.

##### SOEUR SAINTE-HÉLÈNE.

A la suite de l'incident si futile que nous venons de rapporter, il s'opéra dans la situation du comte, à Bade, un changement prompt et inattendu.

Pommereuil, qui avait de bonnes raisons pour ne pas se séparer du comte, indigné d'ailleurs par le congé qu'il venait de recevoir si brusquement, et mécontent d'avoir vu échouer l'artifice au moyen duquel il espérait retenir M. de Rosenberg, se vengea de ses dédains avec cruauté.

Il insinua avec perfidie que la raison du comte s'était soudainement altérée par une cause secrète qu'il connaissait, mais qu'il ne voulait pas révéler. Ce mystère mit Pommereuil à la mode ; les femmes surtout lui firent mille agaceries pour lui arracher ce qu'il cachait ; il demeura impénétrable.

En même temps le comte de Rosenberg était devenu le point de mire d'une curiosité dont l'affectation le fatiguait et le blessait ; il attendait une réponse de l'abbaye ; chaque jour il se rendait dans la maisonnette adossée au couvent, qui servait d'habitation au jardinier, et là il passait de longues heures sans voir venir ce que ses vœux appelaient avec tant d'impatience.

Cette torture de l'incertitude lui semblait plus pénible que la perte même de tous ses désirs.

Molière a fait dire au sonnet qu'il raille sans pitié : « *On désespère, alors qu'on espère toujours.* » Qu'on nous le pardonne, nous pensons qu'il y a un principe éternel dans l'espérance. Dieu, dans sa bonté, a voulu qu'il en fût ainsi pour consoler notre nature périssable, exposée à des maux continuels, au delà desquels il a placé, afin de les adoucir, un espoir infini. L'espérance fatigue quelquefois le cœur qui s'indigne d'attendre ; mais elle ne l'abandonne jamais. Ceux-là même qui semblent se réfugier dans le désespoir et dont la faiblesse paraît succomber, fuient, mais avec le trait dans la blessure ; ils ne sortent d'une espérance que pour entrer dans une autre. Les uns espèrent une vie meilleure, les autres cherchent le néant, c'est-à-dire la fin de tous leurs maux ; tous souhaitent et poursuivent une autre condition





que celle dont le fardeau les accable. L'espérance ne s'éteint dans le cœur de l'homme qu'avec la vie, et ne quitte son âme qu'avec le souffle suprême; sans ce baume fortifiant, la vie deviendrait trop lourde et trop pesante!

Le comte était dans ces dispositions, mais ces lenteurs le désolaient; sous ces impressions, son humeur s'irrita, et tout lui apparut sous un jour funeste à ses projets. Il s'aperçut bientôt qu'il était l'objet d'une attention moqueuse; on le regardait avec une défiance ironique, et sur son passage naissaient des sourires qu'il eût pu prendre pour des insultes. Quoique fidèle à ses premiers principes, il se fût tenu loin de l'éclat et d'empressements qu'il ne voulait point partager; il fut choqué par l'ostentation que l'on mettait à l'éviter et à l'isoler. Ses efforts pour connaître les causes de cet indigne traitement furent vains et ne firent que redoubler les mauvaises dispositions où l'on était à son égard.

Ces désagréments imprévus lui rendirent odieux le séjour de Bade, et, sans l'attachement qui le retenait dans cette contrée, il fût bientôt parti. Il aurait été revoir la demeure de ses pères; le souvenir de Margaretha, qui ne pouvait être perdue pour lui, se mêlait à ses projets; il saurait dans quel cloître elle était renfermée, et il ferait rompre les vœux qui la séparaient de son frère; mais une force invincible l'attachait au sol qu'il maudissait.

Max, comme ceux dont les secousses resserrent le lien qu'ils veulent briser, voyait les obstacles devenir plus forts et plus nombreux à mesure qu'il essayait de les vaincre.

Ce fut d'abord le jardinier de Lichtenthal qui avait remarqué qu'on observait chacun de ses pas, et qui avait deviné les soupçons qu'inspiraient ses démarches. Cet homme, pressé d'agir, déclarait que, depuis plus d'un mois, il lui avait été impossible d'approcher de la sœur Sainte-Hélène. Celle-ci détournait les yeux lorsqu'il essayait d'attirer son regard; elle se retirait à son approche, et, plus d'une fois, il avait craint de lui voir remettre aux supérieures la lettre qu'il était parvenu à lui faire tenir.

Ces contre-temps redoublaient les déplaisirs et les ennuis du comte; dans cette détresse, il prit une résolution héroïque.

Pommereuil, qui devina l'extrémité à laquelle était réduit le cœur de celui dont il se vengeait, fit courir sourdement un nouveau bruit. Son indiscretion avait révélé hautement la passion du comte pour une des nonnes de l'abbaye, dont la voix l'avait charmé. Il affirmait que le comte avait pris le parti de pénétrer dans le couvent sous les traits et les habits d'un de ces pèlerins voyageurs qui parcourent l'Allemagne catholique en tout sens. Content de cette invention, dont il avait puisé l'idée dans un opéra-comique, il se réjouissait du

succès d'une fable qui faisait du comte un être ridicule et le plastron de la risée universelle.

Max ne put pas résister à ces nouveaux dégoûts; son amour s'accommodait mal des retards qui en contrariaient les élans. Il se décida à brusquer l'événement.

Une nouvelle lettre fut expédiée au couvent, et, à prix d'or, il obtint de Wilhelm, le jardinier, que cette lettre serait remise à sœur Sainte-Hélène; il alla même jusqu'à promettre que, si le messenger venait à être chassé, il lui assurerait, sa vie durant, dans ses terres, un emploi qui rapporterait le double de ce qu'il gagnait à Lichtenthal; mais il lui recommanda de tout risquer pour agir avec promptitude.

Cette seconde lettre, remise le jour même, resta une semaine entière sans réponse: mais la place était entamée; la correspondance du comte éperdu entra par cette brèche avec de telles ardeurs, que l'effroi fit enfin ce que tant de protestations dévouées n'avaient pas pu faire; la religieuse envoya une réponse.

Elle croyait à l'honnêteté et à la pureté des sentiments qu'on lui témoignait; les lettres qu'elle avait reçues ne lui causaient aucune colère; elle ne s'était point méprise sur les intentions et sur la distinction de celui qui les écrivait. Elle avouait que, jetée dans le couvent par une inspiration irréfléchie, sa fermeté chancelait sous des rigueurs auxquelles une règle sévère la soumettait. Une autre considération lui faisait désirer de sortir de la retraite: elle ignorait ce qu'était devenue sa famille; mais elle ajoutait que des motifs graves et insurmontables la retenaient dans un devoir auquel rien ne la ferait manquer.

L'ordre auquel elle appartenait permettait à celles qui se consacraient à Dieu dans son sein de renouveler leurs vœux de trois ans en trois ans. A chacune de ces époques les religieuses étaient libres de rester sous le voile ou de rentrer dans le monde; elle touchait au terme du troisième renouvellement; et, comme il était jusqu'ici sans exemple qu'aucune d'entre ces filles saintes eût profité de cette indépendance, elle craignait de déshonorer le noble nom qu'elle portait en ne renouvelant pas ses vœux.

Ce n'était qu'un scrupule qui fut bientôt vaincu. Après neuf années d'épreuves, la miséricorde de Dieu ne pouvait exiger un plus long sacrifice. Le comte engageait sa foi de gentilhomme qu'au sortir du monastère celle qui se confierait à sa parole serait respectée et libre de choisir ou de refuser celui qu'elle aurait suivi. Si elle acceptait la main qu'on lui offrait, elle posséderait un nom honoré et une fortune considérable; si elle repoussait cette alliance, elle serait reconduite dans le sein de sa famille.

Sœur Sainte-Hélène céda à ces considérations: elle se jeta aux pieds des autels pour demander



à la prière des conseils salutaires ; sa conscience fut tranquille et aucun avertissement secret ne s'éleva contre sa résolution. Elle remercia Dieu de ce nouveau bienfait ; nul pressentiment funeste ne vint l'effrayer, et ce fut sans trouble qu'elle attendit le moment désigné.

Elle ne fit part à personne de son dessein de quitter le couvent ; elle savait trop bien à quels assauts elle serait exposée de la part des supérieures et de ses compagnes, qui s'opposeraient à ce projet.

Une fois fortifiée dans sa résolution, sœur Sainte-Hélène ne voulut point fuir : elle se promit fermement d'accomplir jusqu'à la fin le serment qu'elle avait fait ; elle demanda à celui d'où vient toute force de la soutenir dans cette épreuve redoutable, et de ne pas l'abandonner au moment solennel. Un mois la séparait encore de l'époque où ses vœux devaient être renouvelés.

Tous ces détails, elle les fit connaître au comte, qu'elle appelait son protecteur, et elle attendit avec sécurité le jour où allait se décider sa destinée.

Il fut convenu que le comte se présenterait à la porte du couvent à l'instant où elle s'ouvrirait pour laisser sortir du cloître la jeune fille rendue à la liberté ; une voiture serait prête et la conduirait près d'une parente dont elle indiquerait alors la demeure ; quelque temps lui serait accordé pour choisir le sort qu'elle préférerait.

Les choses furent ainsi réglées !

## V.

### ÉPILOGUE.

Le comte, dont la sollicitude avait tout préparé, fut fidèle au rendez-vous indiqué.

La veille du jour solennel, sœur Sainte-Hélène, selon l'usage de la communauté, avait communie seule et en présence de tout le couvent qui l'assistait. Le lendemain matin, elle avait assisté à la messe célébrée pour le renouvellement de ses vœux.

Pendant ces saintes cérémonies, sa piété et son recueillement avaient été exemplaires : elle élevait vers l'autel un regard céleste, et son attitude avait quelque chose d'angélique ; les mères et les sœurs qui l'entouraient la contemplaient avec des extases qui ne prenaient point de fin, et, dans ces ravissements, elles apercevaient le gage assuré de sa vocation.

Lorsque la supérieure la fit approcher du prêtre qui officiait, elle sentit trembler le bras qu'elle soutenait, et mit cette faiblesse sur le compte d'une invincible émotion.

Le prêtre prononça à haute voix la question sacramentelle.

Sœur Sainte-Hélène répondit d'une voix douce et humble, mais sans hésitation :

« Mon père, que le Seigneur ait pitié de moi ! Je ne renouvellerai pas mes vœux ! je demande à sortir du couvent, comme le permet et l'ordonne notre sainte règle. »

Cette réponse provoqua une clameur générale contre laquelle Hélène demeura froide et impassible ; et, comme elle se préparait à répéter les paroles qu'elle avait dites, les remontrances vinrent l'assaillir de toutes parts ; mais le prêtre, d'une voix formidable, fit retentir ces paroles :

« Que la volonté de Dieu soit faite ! »

Et la porte du couvent s'ouvrit.

Au moment où celle qui n'était déjà plus la sœur Sainte-Hélène allait en franchir le seuil, le comte se précipita vers elle pour la recevoir : tous deux se regardèrent et poussèrent un cri d'effroi.

« Mon frère !

— Ma sœur ! »

Et, sur un signe de la jeune fille, qui se jeta sanglotante dans les bras de la supérieure, la porte du couvent se referma sans qu'elle fût sortie.

La communauté des Cisterciennes de Lichtenthal garda intact le nombre de ses sœurs.

Long-temps après cet événement, dont le cloître tout entier fut ému, on entendit sur la montagne, pendant la nuit, une voix lamentable et qui semblait pousser des cris d'imprécation.

Par une des plus froides journées de l'hiver, la cloche de Lichtenthal sonnait un glas funèbre ; toute la communauté, réunie autour d'une fosse, priait et répandait des pleurs ; on venait de déposer dans cette tombe une jeune fille morte après une agonie de deux mois.

C'était sœur Sainte-Hélène, rentrée au couvent, mais mortellement frappée par la vue de son frère, dont l'image vivait au fond de son cœur.

Pendant les lugubres funérailles, on put voir, du champ de repos, un homme agenouillé sur le plus haut sommet du *Cecilienberg* ; sa voix s'entendait au loin : elle lançait aux échos un hymne sacré ; ce n'était plus la clameur du maudit : c'était la gémissante prière d'un cœur brisé comme celui du roi-prophète, lorsqu'il chantait son repentir et sa pénitence.

EUGÈNE BRIFFAULT.

## Causeries.

\* \* \* Décidément, je ne crois plus à rien ; ni à la beauté, ni à la grâce, ni aux fleurs, ni aux comices agricoles.

Je deviens sceptique et blasé comme un gentilhomme de Mabilly, calme et résigné à tout comme un actionnaire de la compagnie Cabochard.

Voici ce que j'ai lu dans un journal de Chambéry (frémis, ombre du père Boursault ! pâliss, Karr ! Flore française, voile-toi la face ! ) :

« On vient de découvrir que les tubercules du dahlia,



apprêtés à la poêle, au gratin, ou à la sauce piquante, donnent un excellent mets, et pourront, dans beaucoup de localités, remplacer les pommes de terre. L'expérience vient d'en être faite avec succès, et nous nous empressons de la constater. »

Ainsi pendant que nos jurys horticoles se ruinent en primes pour encourager le dahlia bleu, voici des marmittons de Chambéry qui traitent le dahlia en pomme de terre !

Le ciel avait deviné ces gens-là en les faisant naître Savoyards.

Vous figurez-vous cette fière et élégante fleur, la gloire de nos pépiniéristes, l'ornement de nos jardins, la joie et l'orgueil de nos fêtes parisiennes, vous la figurez-vous épluchée sur une table de cuisine, mijotant dans une casserole, et subissant l'humiliante épreuve de la décoction !

Cette tentative m'effraie ; car si demain quelque autre fleur fait venir l'eau à la bouche à ces vulgaires cuisiniers, ils la précipiteront dans leur marmite affreuse comme ils viennent de faire du dahlia.

Alors nos bouquetières seront classées parmi les marchands de comestibles, et une ère nouvelle s'ouvrira dans nos restaurants français ; on mangera des camélias à la maitre d'hôtel, des héliotropes à la sauce tomate, du réséda à l'huile, des giroflées au jus, du lilas braisé, etc. Ce sera un chaos culinaire de fleurs et de sauces, en un mot l'abomination de la décoction !

\* L'autre jour, un carré de papier me tomba sous la main, et, à ma grande stupéfaction, je lus ce qui suit : « Tout Alger se rendra demain au splendide concert » que donnera notre célèbre pianiste Ben-Arrach, au bénéfice d'un ancien cheik de Constantine, » etc.

Je retourne la feuille pour regarder le frontispice. C'était un journal de musique, *le Ménestrel algérien* !

Je restai deux heures sans revenir de ma surprise.

Ce dont vous ne vous doutiez pas, monsieur, ni moi non plus, c'est qu'à l'heure qu'il est Alger est arrivé au dernier terme de la civilisation. Alger possède un magasin de musique et un journal idem.

L'homme impitoyable qui a importé ces deux choses en Afrique, vous le connaissez, vous l'avez entendu aux concerts Vivienne ; il s'appelle comme un verbe latin à la troisième personne de l'indicatif : c'est M. Amat, l'auteur de la jolie romance : *la Feuille et le Serment*.

Depuis long-temps, M. Amat n'attendait qu'un vent favorable pour exécuter son projet.

La veille de son départ, il se rendit à l'état-major des musiciens barbus :

« Mon cher Bernard-Latte, j'avais juré d'aimer Rosine, mais j'ai changé de résolution ; je pars pour Alger, j'ouvre un magasin de musique et je fonde un journal... Quel journal fonderai-je donc bien ?

M. Bernard-Latte prit une feuille de papier et y traça ces mots : *Ménestrel algérien*.

M. Amat serra la feuille sur son cœur avec une joie convulsive, puis il fit jurer à M. Bernard-Latte de correspondre avec lui.

M. Bernard-Latte lui en fit le serment.

Le lendemain, souffla le vent : M. Amat emporta la feuille et le serment. Quinze jours après il était installé à Alger.

Je vous laisse à penser le ravissement de la population algérienne.

Chaque jour, un essaim de montagnards arabes s'arrête devant la boutique de M. Amat pour contempler les lithographies de *Follette*, de *Ma Brunette* et du *Père Lamourrette*. Du matin au soir, les dames kabyles et les dilettantes bédouins encombre le magasin de M. Amat pour s'approvisionner de romances, de nocturnes, d'airs variés pour le piano, le violon, la flûte ou la clarinette.

Quant au *Ménestrel algérien*, il a déjà pour abonnés madame Ben-Achmet, rue de la Mitidja, mademoiselle

Fatmé, place d'Oran, Sidi-Manassé, impasse Tripoli, et une foule d'autres.

Vous ne sauriez croire la révolution subite opérée sur les mœurs du pays par cette feuille musicale et par ce bazar de triples croches !

On ne parle plus d'Abd-el-Kader ; on ne s'entretient que de MM. Vimeux, Etienne Arnaud, et de Loïsa Puget. Dans la seule impasse Tripoli on compte déjà trente chanteurs de romances. Aux environs de la Casbah, les pianistes pullulent comme des sauterelles.

Les notables d'Alger viennent de se réunir pour aviser aux mesures à prendre contre l'invasion de ce fléau. Plusieurs médecins ont été consultés ; hélas ! la Faculté est impuissante contre le typhus musical. On en meurt quelquefois, mais on n'en guérit jamais !

### CHRONIQUE THÉÂTRALE.

VAUDEVILLE. — *Les Brodeuses de la Reine*. — C'est un bon petit être que ce jeune de Boufflers. Un de ses amis de collège lui a rendu un service, et là-dessus il s'ingère de lui faire épouser Isabelle qu'il aime et qu'on lui refuse.

Pour ce faire, il fait rompre les affaires assez avancées de M. de Bellechasse, vieux courtisan auquel Isabelle est promise.

Or, Isabelle fait partie de douze jeunes filles nobles que la reine a réunies dans un atelier spécial et a instituées ses brodeuses.

Le chevalier de Boufflers ne reculera pas devant un si mince obstacle. Il a dix-huit ans et n'a point de barbe. Il se déguise en brodeuse, se fait introduire dans la bergerie, brode avec les brebis et profite de la situation pour enlever les voiles brodés qui doivent orner la corbeille de mariage destinée à Isabelle.

Tout est donc à refaire, et ce contre-temps, en retardant les affaires de Bellechasse, avance celles de l'amant du chevalier.

On recommence ; mais on fait bonne garde.

Sur ces entrefaites, Boufflers est nommé colonel d'un régiment ; il va se faire installer, puis tombe au milieu des brodeuses avec son bel uniforme.

On fait semblant d'avoir peur, puis on devient les meilleurs amis du monde ; et quand, après une petite fête, chacun est couché, le chevalier enlève de nouveau les broderies.

Mais cette fois il est pris par Bellechasse lui-même, qui, en apprenant pourquoi Boufflers s'acharne après son mariage, renonce à Isabelle et épouse une de ses compagnes.

Madame Albert a été charmante dans le rôle principal.

On a nommé MM. Dupeuty et Gabriel.

\* Les médecins ont, dit-on, décidé que trois mois de repos suffiraient au complet rétablissement de la santé de mademoiselle Rachel. — L'engagement de Raphaël Félix, frère de l'illustre tragédienne, paraît devoir être signé prochainement au Théâtre-Français.

\* Le grand succès qui a pour titre *le Docteur noir*, et pour gage de sa durée le talent et la popularité de Frédérick Lemaître, a repris son élan à la Porte-Saint-Martin. N'oublions pas, pour répéter ce qu'a dit toute la presse, que mademoiselle Clarisse s'est bien posée dans cet ouvrage, et que mademoiselle Grave y a déployé un rare talent de diction fine et spirituelle. Il y aurait bien aussi des compliments à faire à la direction ; mais elle est assez largement récompensée en argent pour se passer de notre prose.

\* Les départements semblent vouloir aller, eux aussi,

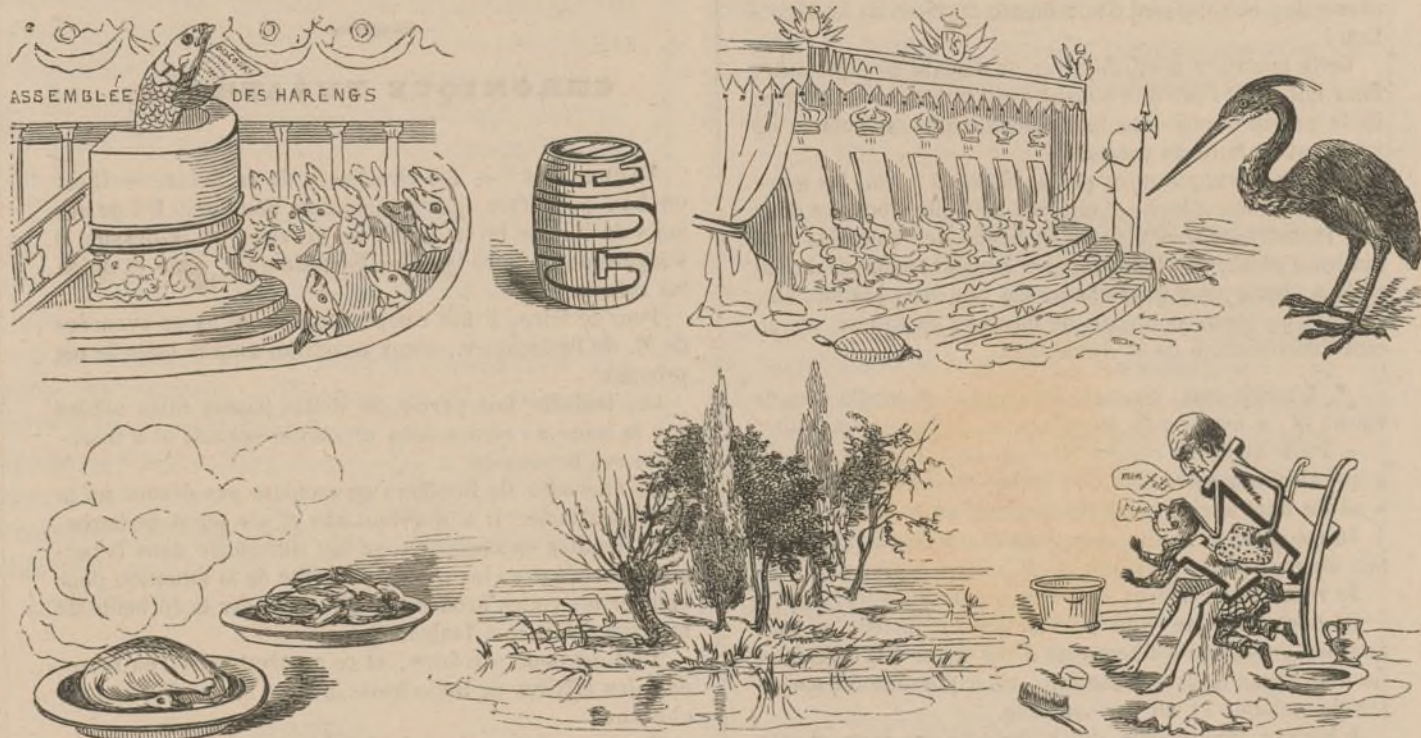


à la conquête de l'art. Hier, c'était le conseil municipal de Lyon qui votait une somme de 20,000 francs pour aider la direction du Grand-Théâtre à monter un opéra en cinq actes, poème et musique du cru. Aujourd'hui c'est la ville, la petite ville de Gien, dans le Loiret, qui voit représenter dans son étroite enceinte un opéra-comique en deux actes, d'un musicien et d'un poète de la localité. Cet ouvrage est de M. Adolphe Nibelle, élève du Conservatoire; on le dit assez remarquable.

\* C'est, dit-on, M. Dennery qui est chargé d'écrire le poème que M. Aimé Maillard mettra en musique pour

l'inauguration du troisième théâtre lyrique. Nous ne parlons pas du prologue qui sera dû à la collaboration de quelques-uns de nos meilleurs compositeurs. — On sait que M. le ministre de l'intérieur a décidé que l'emplacement du nouveau théâtre serait sur la partie des boulevards comprise entre la Bastille et la Porte-Saint-Martin. Cet emplacement est choisi en vue de conquérir tout un peuple nouveau à la musique; quant à ceux qui la servent et qui l'aiment depuis long-temps, ce n'est pas la distance à parcourir qui coupera les ailes à leur enthousiasme.

### RÉBUS ILLUSTRÉ.



#### EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

Les meubles pont, pas d'ours scié, mai, main tenant E, tête roue V, ridicule sous lampe, IR.  
(Les meubles Pompadour, si aimés maintenant, étaient trouvés ridicules sous l'empire.)

#### Chaussures d'hommes.

BERNARD-CHAPUIS  
et MOLIERE, rue de  
la Bourse, 4.

#### Albums POUR LA Campagne.

Rien n'est plus agréable à la campagne, les jours de mauvais temps et les soirs, que ces Albums comiques ou intéressants qui occupent toute la société. Cette mode, la plus générale dans le monde élégant, n'est donc pas seulement une fantaisie, c'est une coutume sage et utile. — On trouve chez Aubert, place de la Bourse, des Albums de tous prix, depuis 5 francs le volume et même moins jusqu'aux prix les plus élevés.

#### Plus de cheveux blancs!

Ce mot n'est-il pas magique et ne fait-il pas renaître l'espoir à toute personne dont la chevelure, grisonnant avant l'âge, donne à celle-ci le cachet fatal du temps, devant lequel s'éclipsent les plaisirs de la jeunesse! Grâce à L'EAU MEXICAINE de M<sup>me</sup> J. ALBERT (rue de Choiseul, 4), dont l'emploi est aussi rapide qu'infailible, l'opération de la teinture, naguère si incertaine et si longue, s'opère en moins d'une heure, et les cheveux, ainsi préparés, n'en ont que plus de souplesse et d'éclat.

#### Confection de Robes

M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> INGER, née OLMER,  
boulevard Montmartre, 1.

#### Mantelets, Visites,

nouveautés confectionnées, écharpes et robes brodées, maison Couchonnal et Comp., 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au premier étage.

#### Château-Rouge.

La grande fête du Rhamazan a surpassé en magnificence tout ce qu'on avait admiré au Château-Rouge depuis le commencement de la saison. Le beau monde et les toilettes brillantes ne manquaient pas à cette soirée, et le public a bien prouvé par son affluence qu'il ne demandait qu'à revenir. La seconde et dernière grande fête au Rhamazan sera donc redonnée; il y aura, comme à la première, orchestre de danse et orchestre militaire, lanternes aériennes, illumination turque au milieu de la pelouse, reproduisant le Kiosque d'Abdul-Medjid, et enfin feu d'artifice oriental, par Ruggieri; la pièce principale représentera la Mosquée de Solimanjed. Prix d'entrée: 5 francs pour un cavalier et une dame; 3 fr. 50 les billets pris d'avance chez tous les marchands de musique; 1 fr. pour une dame seule.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.